HAL
open science

George Orwell, le 'fugitif du camp des vainqueurs'. Compte-rendu de "Orwell, anarchiste tory"

Emmanuelle Loyer

To cite this version:

Emmanuelle Loyer. George Orwell, le 'fugitif du camp des vainqueurs'. Compte-rendu de "Orwell, anarchiste tory". Nonfiction.fr, 2008, pp.1-4. hal-01045075

HAL Id: hal-01045075

https://sciencespo.hal.science/hal-01045075

Submitted on 24 Jul 2014

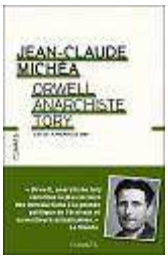
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

George Orwell, le "fugitif du camp des vainqueurs"

[jeudi 16 octobre 2008 - 19:00]

Littérature



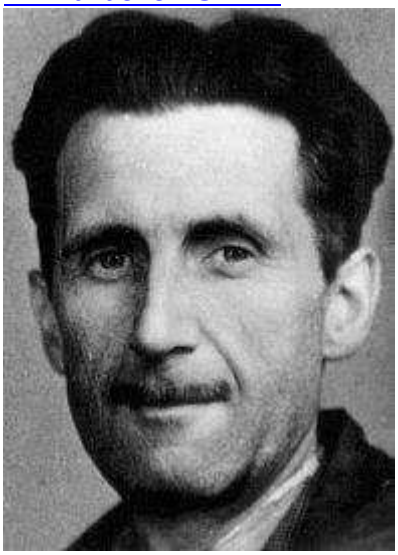
Orwell, anarchiste tory
Jean-Claude Michéa
Éditeur : Climats
176 pages / 15,20 € sur

Littérature

A ma guise. Chroniques 1943 - 1947
George Orwell
Éditeur : Agone
525 pages / 24,70 € sur

Résumé : Tour d'horizon des écrits et des engagements d'Orwell, écrivain politique a part entière, aux perspectives singulières sur la politique et le rôle de l'intellectuel.

Emmanuelle LOYER



Il y a plus de vingt ans, en 1984, Simon Leys notait le contraste entre le grand inconnu que restait George Orwell en France et la bibliographie qui s'étoffait de jour en jour dans le monde anglo-saxon. Sarcastique, il pointait du doigt "l'incurable provincialisme culturel français". Simon Leys serait sans doute heureux de voir aujourd'hui les lecteurs français se déniaiser au contact de traductions, d'œuvres inédites de ou sur George Orwell : une biographie traduite et rééditée, un livre traduit de l'anglais sur "la politique selon Orwell", une réflexion philosophique sur un concept mystérieux et pourtant central, celui de "*common decency*", enfin, la publication des chroniques tenues par Orwell pendant la guerre et après dans le journal socialiste *Tribune*. Il faut d'autant plus saluer cette gerbe de publications qu'elle n'est dictée par aucun anniversaire, aucune commémoration, aucune exposition : une pure nécessité.

On remarquera tout de même qu'à part Bruce Bégout, en la compagnie solitaire de l'indomptable Simon Leys et de Jean-Claude Michéa, rares sont les Français, ou disons Franco-belges, qui s'intéressent à George Orwell dans toute la plénitude de son œuvre et de son expérience politique. Le plus souvent dédaignées, elles furent portées par une pensée anti-totalitaire qui a longtemps réduit l'œuvre d'Orwell à ses deux derniers livres, *La Ferme des animaux* et surtout *1984*, le castrant ainsi de l'engagement socialiste, à la vie à la mort, qui avait vertébré son existence à partir de 1936. Ces lectures nous rappellent donc qu'en dépit de toutes les instrumentalisations, Orwell a toujours agi au nom du socialisme et de la gauche, quel que soit le sens que l'on accorde à ces mots.

En effet, à lire *La Politique selon Orwell* mais aussi l'ouvrage réédité de Jean-Claude Michéa *Orwell, anarchiste tory*, on s'aperçoit à quel point son socialisme est exotique pour un esprit français : Orwell appartient à une gauche humaniste, très soucieuse d'égalitarisme – il apprécie pendant la guerre la situation de pénurie vestimentaire qui efface en partie l'inflexible structure de classe de la société britannique – mais mâtinée de morale chrétienne (tout en étant athée) et d'un sentimentalisme qui le pousse instinctivement du côté des opprimés. Il est révolutionnaire mais non-marxiste, plutôt inspiré par les socialismes utopiques comme le chartisme, et surtout anti-stalinien ; en empathie avec l'anarchisme mais trop responsable pour adopter cette attitude qu'il juge durement pendant la guerre. Enfin, internationaliste, engagé en Espagne aux côtés du POUM, il devient patriote quand il y a lieu d'être fier de son pays – ce qui est le cas en 1940. Cette gauche de la gauche du travaillisme nous est étrangère. Comme le relève Jean-Claude Michéa, elle ressort plutôt d'une archéologie du socialisme, proche en cela du socialisme ouvrier, spontanément hostile au nouvel ordre industriel que met en scène le grand historien britannique Edward P. Thompson dans *The making of English Working-class*, un livre qu'Orwell n'a pas lu et qu'il aurait sans doute aimé.

Plus étonnant encore, Orwell, tout socialiste qu'il est, se permet souvent de faire l'éloge appuyé, provocateur pour les lecteurs travaillistes de *Tribune* qui s'en offusquent, de valeurs considérées comme bourgeoises : les joies des promenades bucoliques et l'attention précise pour la nature, le goût des rosiers, l'amour des vieilles choses et des traditions anglaises – il tenait à boire sa bière bien tiède –, le pub, et les plaisirs insignes de la pêche à la ligne. Devant des villageois, au fin fond des montagnes de l'Atlas, il a l'intuition que les Européens "civilisés" "ne viv[ent] pas mieux et peut-être plus mal". Cette remise en cause du progrès, rare à l'époque, à gauche plus encore qu'à droite, alliée à une prise de conscience anti-colonialiste postérieure à son expérience comme policier en Birmanie, font d'Orwell un drôle de type : "critique écologique" avant l'heure selon Jean-Claude Michéa, très

pertinent pour penser aujourd'hui un "progressisme" qui a préféré substituer aux apanages émancipateurs du XIXe siècle les discours de justification d'un capitalisme débridé, bavard et toujours en quête de "réformes", d' "innovations" et d' "initiatives".

Deuxième raison qui explique la présence limitée d'Orwell dans le champ intellectuel français : son identité d'écrivain politique, une catégorie qui n'existe guère sur nos rivages, à part les quelques noms que l'on cite dans ce cas là : Camus, Bernanos, Simone Weil, avec qui Orwell aurait pu avoir des accointances. En effet, il vient à la politique par la littérature et pratique le style comme arme, l'essai politique comme forme d'art. Il dit à plusieurs reprises que ses romans qui n'étaient pas mus par une inspiration politique sont des œuvres ratées. Orwell a la politique comme moteur, même et surtout pour des formes romanesques. Ses marques de fabrique ? Un style limpide et qui s'épure, une simplicité revendiquée comme garantie de vérité, le récit fictionnel déguisé en reportage comme *Dans la dèche à Paris et à Londres* ou quelques années plus tard, *Le Quai de Wigan*, son enquête sur les travailleurs du Nord de l'Angleterre, qui le convertit définitivement au socialisme.

Pendant la guerre d'Espagne, il découvre les déprédations des staliniens mais surtout la vaste opération de réécriture de l'histoire qu'il analyse très vite comme un des ravages du totalitarisme. Plusieurs années plus tard, dans une de ses chroniques de Tribune, il tonne contre le New Statesman, hebdomadaire de la gauche "progressiste" coupable selon lui d'aveuglement volontaire et de soumission à la politique du fait accompli : "On finit toujours par payer sa malhonnêteté et sa couardise. Ne vous imaginez pas que, pendant des années, vous pouvez être les lèche-bottes propagandistes du régime soviétique ou de tout autre régime, et retourner un beau jour à une décence mentale. Putain un jour, putain toujours."

La clarté, la rudesse, l'espèce de prose bourrue qu'il manie parfois, Orwell les revendique aussi contre la posture intellectuelle qu'il combat avec une rage allant jusqu'à l'anti-intellectualisme. L'infamie suprême, c'est le décalage, propre aux intellectuels, entre les paroles et les actes. Toute la biographie d'Orwell se juge à l'aune de ce principe. Non sans quelque raison, Orwell voit dans ses collègues des années 1930 – et cela serait vrai à Paris plus encore qu'à Londres – un penchant partagé vers une logique totalitaire, celle qui les amène à tout accepter au nom de l'histoire et de son sens supposé.

Face aux malversations idéologiques, à la corruption du langage qui lui semble intrinsèquement lié au mode de pensée totalitaire, Orwell met en pratique une vraie politique de la littérature, seule à même de dire l'informulable totalitaire, de mener l'investigation critique, de lever les voiles et montrer que le roi est nu. Orwell fut toujours intéressé par la question des langues artificielles : novlangue, Basic English ou esperanto. Travaillant pendant quelques années dans une librairie espérantiste, il est sensible au souci de fraternité utopique que promet ce langage commun, tout en étant inquiet de l'appauvrissement qui résulte d'un usage strictement fonctionnel de la langue.

Écrivain politique, il l'est aussi comme journaliste, utilisant sa "tribune" comme une "chaire du haut de laquelle il peut prêcher ses anti-sermons" (Bernard Crick). Réinventant le genre de la chronique, il instaure une parole qui ne serait pas d'autorité, mais plutôt de conversation avec ses lecteurs, afin de leur "dire ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre" : la faillibilité triomphante des dits "experts militaires", la question raciale et l'aliénation double des pauvres de couleur par exemple. Il prend

aussi la plume pour vanter les rosiers de Woodsworth ou le bon sens critique de l'homme ordinaire qui demeure, envers et contre tout, le principal môle de résistance à toutes les opérations de manipulation et de mobilisation. Caractérisées par des accès d'insouciance et des pointes de cruauté, les chroniques d'*À ma guise* sont une bonne introduction à Orwell : "on y entend sa voix" comme le remarque Jean-Jacques Rosat dans une lumineuse préface, celle, mystérieuse d'une âme simple, qui a su préserver dans un siècle chaotique un regard d'enfant buté.